

À la découverte de deux poèmes métis de George Morrisette

par

Lise Gaboury-Diallo
Collège universitaire de Saint-Boniface
Winnipeg (Manitoba)

Peintre, scénariste, poète, l'écrivain bilingue George Morrisette est né en 1938 à Winnipeg de parents ukrainiens. Adopté par un couple métis, il est élevé à Saint-Boniface et dès son jeune âge est influencé par le mode de vie et les traditions des Métis. En lisant ses textes, nous découvrons ses réflexions poétiques sur une partie de son héritage, et même si la majorité de ses textes sont en anglais, ceux qu'il nous a été donné de lire en français valent la peine d'être mieux connus. Ses textes restent contemporains et interpellent les lecteurs à cause de la modernité du traitement thématique et stylistique de la langue métissée de George Morrisette. C'est pour cette raison d'ailleurs que sa poésie offre une saveur certaine, très précieuse, puisque rare, et qui n'est pas sans rappeler certains textes franglais d'un Patrice Desbiens (1981). Le ton d'authenticité, la force originelle des images s'appuient sur une thématique dense et complexe, fort bien illustrés dans les deux textes reproduits ici et tirés de *Michif Cantos* (Morrisette, 2000)¹, à savoir: «Le pique-nique des Purs, 1946» (d'après Homer, *L'Iliade*) (p. 5-7)² et «Les maisons de guerre» (p. 15-16).

Pour ce qui est des thèmes traités dans ce recueil, celui qui est prédominant et qui suscite le plus d'émotion chez le narrateur est le sujet de l'identité métisse. L'auteur reste ambivalent face à cet héritage, car la fortune changeante du mot métis (*mestiz*, fin XII^e siècle; bas lat. *mixticius*, du classique *mixtus* – mélange) est liée à sa définition qui, *a priori*, veut simplement dire «mêlé; issu de races croisées», mais qui,

au fil des ans, s'est vu affublé de connotations péjoratives. En effet, le sens de ce terme, qui fluctue selon les contextes social et politique, révèle les idéologies changeantes des époques.

Dans un ouvrage intitulé *Mythologie du métissage*, Roger Toumson explique les ambiguïtés liées à ce terme. Si, à l'instar d'écrivains tels que Salman Rushdie ou Rohinton Mistry, le métissage représente plutôt une manifestation positive de la mondialisation, dans le sens d'une médiation multiculturelle, trop souvent être métis voulait dire souffrir de préjugés, de racisme; alors que parfois, et même plus récemment, il y a une sorte de validation de la notion du métissage.

L'un des plus récents avatars de cette mythologie a pris forme et consistance sous l'espèce d'une esthétique sans frontières: métissage des races, métissage des langues, métissage des cultures (Toumson, 1998, p. 28).

Cet état d'altérité, cette double appartenance que signifie le métissage peut se traduire par une prise de conscience de la distance ou de la rupture ressentie vis-à-vis de la majorité. Elle peut aussi s'exprimer par la célébration de cette différence.

Les thèmes identitaires, tels qu'exploités par George Morrisette dans ces textes anglais, évoquent bien les sentiments de frustration du Métis souffrant d'ostracisme. Il élève la voix contre le mépris qui accable les siens. Dans «Direct Faith and World Vision», il se questionne en affirmant tristement: «does the Metis Nation exist? / somehow the invisible survive (p. 28). Dans «Calling Me Your Father», où l'on voit les ravages de l'assimilation, de l'acculturation, et la perte du sens de soi, une voix se lamente pourtant en disant que, si la fin approche, les Métis sont encore présents: «C'est dure, tué un Metchif!» (p. 59).

Or, dans les deux textes écrits en français et reproduits ici, George Morrisette souligne très peu cette ambivalence face à l'identité du Métis, et il se peut que c'est parce qu'il ne ressent pas le besoin de convaincre le lecteur francophone des intérêts de la culture métisse française. S'adressant peut-être à ses compatriotes, le narrateur décrit plutôt la joie et la fierté du Métis, comme on le constate dans «Le pique-nique des Purs, 1946». En effet, ici, le dernier terme du titre, les «Purs» fait paradoxalement allusion aux dignes représentants de la

Nation métisse de la Rivière-Rouge. Du «*No Man's Land*» des impurs, à savoir cette réalité des «sang-mêlé» souffrant d'exclusion, on passe subitement au monde des «purs et durs», où l'autarcie imposée crée une appréciation de la différence, de l'altérité qui devient alors une valeur exclusive. Le terme de «Purs» sous-entend alors toute une critique ironique, certains diront cynique, d'une idéologie xénophobe.

George Morrisette célèbre son héritage et se réfère dans la première strophe à un personnage spécifique très connu dans l'Ouest: le héros métis Riel. Il situe ainsi le lecteur dans un contexte culturel précis; et avec la référence au toponyme de Saint-Vital, il ancre l'action dans la prairie canadienne, dans un des premiers bastions de la nation métisse installée le long de la rivière Rouge au sud de la ville actuelle de Winnipeg (Manitoba). Dans ce poème, la douceur de la vie d'une époque révolue est valorisée: les plaisirs simples, les loisirs qui changent avec les saisons, les amusements de l'enfance innocente, les expériences inoubliables vécues sur la plaine en pleine nature inspirent le poète.

Pourtant, il est fort probable que l'auteur ne s'adresse pas qu'aux siens. L'évocation poétique de souvenirs du passé dans «Le pique-nique des Purs, 1946» débute avec l'allusion à la Seconde Guerre mondiale, une guerre à laquelle tous peuvent s'identifier. Dans ce texte, la guerre devient synonyme de lutte pour la liberté, la justice et la dignité. Le droit à la différence contre lequel le nazisme s'élevait trouve un écho dans cette notion de pureté que souligne George Morrisette. Nombreux sont les Canadiens et les Métis à être partis à la guerre pour se battre contre l'ennemi; mais ne faut-il pas voir aussi implicitement la guerre livrée contre l'assimilation et le racisme de ce côté de l'océan? Dans le second texte, «Les maisons de guerre», l'auteur ne parle pas spécifiquement des Métis, mais aborde le thème de la guerre en faisant plutôt référence aux anciens prisonniers de guerre, revenus au pays un peu perdus, «pas tout à fait lui... / pas tout à fait eux...» (p. 17). Dans ce texte, comme dans le précédent, le regret s'insinue dans les images: la guerre, cette cyclique de la mort, aura toujours des victimes, même si la fin du conflit représente le début d'une nouvelle époque:

Quand une telle tragédie
 frappe un groupe de gens
 l'histoire s'enfuit
 disparaît et recommence (p. 18).

Il semblerait donc que, de façon allégorique, le mytheme de la guerre rappelle ainsi notre état mortel: nous sommes le chasseur ou le chassé dans le jardin d'Éden où les «pique-niques» se font de plus en plus rares... Et, comme Malborough qui s'en va-t-en guerre, l'homme se déshumanise, devient une caricature de lui-même. Bref, il se métamorphose en une sorte de bête de somme envoyée pour se sacrifier pour sauver l'humanité. Or, la juxtaposition de cette thématique de la guerre à celle de la chasse trouve son parallèle dans le champ sémantique choisi par l'auteur, surtout dans «Le pique-nique des Purs, 1946».

La structure de ce poème rappelle d'ailleurs la course effrénée des chevaux grâce à la répétition qui martèle le rythme. En prenant l'exemple du *leitmotiv* de la chevauchée récurrent dans presque toutes les strophes, on lit:

Les Purs, dompteurs de *chevaux*, en *cheval* encore
 sur la grande prairie, au delà des champs de *baseball*
 la joie, le délire, les *chevaux* tremblant l'horizon (p. 5;
 nous soulignons).

L'assonance et l'allitération (voir l'accumulation des sons ouverts «en» juxtaposés aux sons explosifs des «d/p/t/b») vont de pair pour évoquer ce mouvement «[d]es sabots qui travaillaient la terre» (p. 5). Or, ce travail au niveau de la versification crée un souffle vital qui propulse le lecteur d'une strophe à l'autre.

Par ailleurs, les expressions originales et les tournures de phrase inattendues, ainsi que l'utilisation de l'anglais, révèlent l'existence d'une langue mélangée, voire métissée. Entre les intertextes anglais tels que «crown & anchor», les anglicismes comme «stookaient» et les termes régionaux, – «Métchifs» –, il y a toute une latitude qui illustre la licence poétique de George Morrisette. En effet, les termes «nobris» et «chambrole», par exemple, ne figurent dans aucun dictionnaire, mais seraient peut-être une transcription du français parlé des Métis (nombril et chamboulé ou chambardé?). Ainsi, le texte devient un reflet du parler

particulier de ce peuple. En insérant des vocables inusités dans un contexte particulier («les chevaux tremblant l'horizon») et en articulant ses descriptions autour de métaphores et de comparaisons («le siffle du vent»), le poète enrichit le texte, l'imprégnant d'une texture complexe mais fluide. Bref, le lecteur sent la liberté des Purs et de leurs pur-sang indomptés sur les prairies.

Pour ce qui est du second texte, «Les maisons de guerre», les nombreuses allusions à la géographie (rivière Seine, Hong Kong, Corée) et aux peuples (Canadiens, Japonais et Chinois) permettent au lecteur de se situer à une époque et à des endroits précis. La thématique ici est très évidente: le sacrifice, la mort, l'emprisonnement, la bravoure et les séquelles de la guerre sont tous évoqués par des images directes et frappantes. La destruction de la guerre est perçue et décrite par un «on» flou qui n'hésite pas à s'identifier tantôt comme un observateur détaché, particulièrement attentif aux enfants innocents, tantôt comme un personnage qui se considère impliqué, faisant partie du groupe décrit. Vers la fin du texte, le pronom neutre disparaît subitement; on glisse dans un discours plus inclusif, plus personnel qui est loin d'être neutre avec ce petit changement grammatical: «Nous avons appris...» (p. 17).

D'ailleurs, l'auteur n'interpelle-t-il pas de ce fait son lecteur en se référant dans la même strophe au lecteur:

il y avait des vagues de gens
arrivaient devant toi
et toi tu tirais et tirais (p. 17).

On voit dans cette citation, comme dans d'autres strophes, que George Morrisette insiste en répétant certains mots

parce qu'ils étaient cassés
parce qu'ils croyaient
parce qu'il étaient braves
parce qu'ils avaient du bon cœur (p. 15).

Comme dans le premier poème, le rythme est créé par le choix de termes et l'harmonie des mots, mais aussi par la longueur des vers et des strophes, qui varient beaucoup, créant un mouvement perceptible de vagues continues de mots et d'émotions.

Enfin, l'utilisation de l'anglais ponctuent encore ce texte, illustrant de nouveau une réalité difficilement traduisible, tels que les «*hot shots*³» et les «*Royal Rifles*⁴», et qui ancre le texte dans une localité et un contexte précis. De plus, l'auteur a recours aux abréviations («l'hôpital DVA») et aux chiffres («ils jouaient fort [au *cribbage*] / 15-2, 15-4, 15-6» (p. 16), qui renvoient à une forme de familiarité et de simplicité engageante, des indications immédiatement reconnaissables pour un lecteur averti, mais restant mystérieux pour des lecteurs moins bien renseignés.

L'intérêt de ces deux textes réside à la fois dans le choix thématique significatif: la lutte réelle et historique des guerres mondiales à laquelle tous peuvent s'identifier est le sujet de fond. Mais, à un niveau plus figuratif et même si cela est moins universellement connu, l'auteur traite aussi de la guerre menée pour la justice et le droit à l'existence du peuple métis, en voie de disparition. La saveur épique du texte «Le pique-nique des Purs, 1946» ne contredit pas le sous-titre de l'auteur qui s'inspire de *L'Illiade* d'Homère. La célébration explicite de la nation métisse résonne haut et fort. La fierté et la joie de vivre au début du premier texte évoquent peut-être l'insouciance de la jeunesse, alors que l'apparition de la note discordante vers la fin laisse présager l'impact de la guerre. Dans le second texte, qui aurait pu être la continuation du premier, on décèle un ton sérieux, mélancolique, des constats parfois amers mais surtout empreints d'humanisme et de sensibilité. En décrivant la guerre et les épreuves de sa communauté, il faut conclure que, pour George Morrisette, sa communauté ressemble à toutes les autres:

Quand une telle tragédie
frappe un groupe de gens
l'histoire s'enfuit
disparaît et recommence (p. 18).

«Les maisons de guerre», dont le titre évocateur confirme une autre vision du monde, plus triste cette fois, constitue un commentaire philosophique qui incite à la réflexion critique. Ainsi, malgré les tons discordants qui peuvent être soit jubilants, soit sombres ou nostalgiques, les deux poèmes reproduits ici présentent une certaine unité thématique et formelle. Le style particulier de l'auteur révèle une maîtrise appréciable et, croyons-nous, incontestable de l'art poétique.

Les images et les symboles qui émaillent les deux textes prennent toute leur valeur dans la richesse d'une langue métisse, certes poétique et surtout hautement originale, voire unique.

NOTES

1. Édition faite à la main, signée par l'auteur et limitée à cinquante exemplaires, avec des gravures de Kelvin Free, des photomontages de Michael Olito, quelques photographies et un dessin de Pennie Meadows.
2. Lorsqu'il n'y a que la pagination, la citation est tirée de *Michif Cantos* (Morrissette, 2000).
3. Les gros bonnets.
4. Garnison stationnée à Winnipeg.

BIBLIOGRAPHIE

- DESBIENS, Patrice (1981) *L'homme invisible / The Invisible Man*, Sudbury, Prise de parole, 46 p. / 46 p.
- LÉVEILLÉE, Roger (dir.) (1990) *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 591 p. [p. 365-371]
- MORCOS, Gamila et al. (dir.) (1998) *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 366 p. [p. 229-230]
- MORRISSETTE, George (2000) *Michif Cantos*, Saint-Boniface, Chez l'auteur, 158 p.
- SAINT-PIERRE, Annette (1984) *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 368 p. [p. 261-263]
- TOUMSON, Roger (1998) *Mythologie du métissage*, Paris, PUF, 267 p.

**Le pique-nique des Purs, 1946
d'après Homer, *L'Iliade***

Après la seconde guerre mondiale
la guerre interminable pour écraser toute la vie
le monde tombait comme les feuilles sur la terre
grognaît quand les dieux de guerre prenaient l'haleine
l'esprit des hommes

des femmes et des petits innocents
le soleil brillait chaud sur la prairie
la terre nourrie d'hiver s'échauffait, séchait.
Notre maison à Saint-Boniface jasait,
«Ça retourne! Oui, ils vont revenir!
on dit qu'on va avoir cet été
le pique-nique des Purs à Saint-Vital
où le petit Riel courait dans les saules.»
Les Purs, dompteurs de chevaux, en cheval encore
sur la grande prairie, au delà des champs de baseball
la joie, le délire, les chevaux tremblant l'horizon.

«C'est vrai. Cet été
on va avoir un pique-nique des Purs!»

On va faire ça à côté de la rivière Seine
aussi près de la Rouge où Riel courait comme enfant
éclaté par les grands espaces, église naturelle.

Donc la grande guerre mondiale était finie.
Alfred pouvait encore entendre les chevaux
qui tremblent l'horizon, le souvenir de ses chevaux
qu'il avait en défunt temps, souvenirs forts
leur force pour tirer les batteuses de grain
donneurs de nourriture, fiers de vivre
les sabots qui travaillaient la terre
les hommes *stookaient*, le blé aux nobris.¹

Le monde avec le sourit ironique, les Purs
jasaient, leurs cris culbutaient la prairie
«on est des purs Métchifs!»
ceux du sang qui coulent avec le sang
de toutes ceux qui ont jamais venus à la prairie.

1. Nobris: nombrils

Les Purs se trouvaient encore une fois à Saint-Vital
pour jouer *crown & anchor*, bingo, et les poupées-prix
qu'on pouvait gagner au lasso.

On jetait les petits anneaux de bois
les mêmes que ma nourrice tenait dans les mains
quand elle faisait la dentelle
les jagues et le violon, le miracle de la Rivière-Rouge
les chevaux là-bas, pas trop loin, dans les arbres
(où les hommes allaient prendre un petit coup)
courir les chevaux, leurs sabots en tonnerre
à la galope pour secouer l'horizon, le siffle du vent
crier au soleil, encore une fois les dompteurs de chevaux.

Toute la fin de la semaine, les sourires au soleil
là les Purs pouvaient se rencontrer
se réunir sous ce ciel, jouir à la grande prairie.
La grande guerre mondiale et l'hiver, tout partis
les crises vont revenir, les sabots de chevaux
tremblent l'horizon, la belle poussière
la guerre et l'hiver partis pour toujours.

Les premiers souvenirs du dimanche après-midi
ma mère prend sa chance à bingo
mon père joue *crown & anchor*
je jette les anneaux de bois
le foin aux pieds, les allô et éclats de rire
et ce soir la jague de la Rivière-Rouge.

L'après-midi tard, le *tug-o-war*
mon père un homme qu'en défunt temps avaient ses chevaux
était *anchor man*, fier, la force pour nous
ma mère et moi, dans ce monde de guerre et d'hiver
attachait la corde autour de son estomac, renfonçait ses pieds
contre eux-autres, chaque équipage d'hommes faulait tirer
poussait des grands cris, le monde voulait devenir fou
le soleil continuait à être chaud
la terre s'échauffait, se nourrissait
le foin foulé aux pieds, la terre tremblant de chevaux
les pieds de mon père s'enfonçaient, restaient
l'homme fort pour l'hiver et les guerres

chevaux pour l'hiver et les guerres
 chevaux pour casser la terre, tirer les machines à blé
 les hommes qui *stookaient*, blé au nobris.

Les cerises rouges et bleues
 les grappes de cerises mûries mauves, le vin
 les cerises de défunt temps, pemmican
 le *tug-o-war*, entraîner les autres
 entraîner nous autres.

Le soleil commence à baisser
 les grands espaces, l'horizon colorié
 le soleil tard sur le foin
 pour retourner il faut marcher le chemin
 de poussière jusqu'au *street-car-stop*
 en marchant on peut entendre le violon
 la danse va commencer, on peut voir la plate-forme
 qui attend les pieds volants, les sabots, des tambours
 on peut entendre encore les courses de chevaux
 la lumière du soleil qui se couche
 arrose la plate-forme qui attend le tambour des pieds
 les danseurs vont danser toute la nuit
 vont aller au mystère des étoiles
 on laisse les journées précieuses
 du pique-nique des Purs
 sa main dans la mienne, grande, dure, dompteur de chevaux
 soudain, sa main dure lourde sur mon épaule
 pour se balancer, pesanteur effrayante
 l'homme fort qui chambrant
 qui va s'enfarger, ma mère en misère encore
 dompteur de chevaux, main sur mon épaule
 pesanteur effrayante sur moi, mère en misère
 parce qu'il avait été avec les autres hommes
 dans le bois là-bas, prendre un petit coup
 parler d'histoires là-bas dans le bois,
 avec les chevaux qui claquaient dans les distances
 parler d'histoires avec des autres hommes
 des Purs qui sont restés icitte pendant le guerre
 des Purs qui sont allés *overseas*
 les Autres qui ont aussi été dans l'armée
 aller *overseas* pour saigner du sang.

On a des jobs maintenant
On travaille avec des autres blessés
ceux qui sont venus de tout partout
y'en a de la Russie, de l'est, des Goulags
les autres d'une place à l'autre
après la guerre interminable du massacre de la vie
quand le monde tombait comme les feuilles
sur notre terre sanglante.

Les maisons de guerre

(dans une traduction française de Rossel Vien,
version revue et corrigée par George Morrissette)

«Les maisons de guerre», c'était une phrase
qu'on entendait assez souvent.
C'est-à-dire, les maisons bâties pour les vétérans
de la deuxième grande guerre mondiale
dont certains de ces vétérans ont été à Hong Kong.

Les gros tracteurs sont venus et ont déracinés les arbres.
Pour une enfant qui les courait
c'était pénible de voir les coins secrets disparaître.
Les maisons ont apparu
et les gens sont déménagés comme d'habitude
et nos jeux on continué
dans le bois par la rivière Seine
comme n'importe d'où,
et on jouaient dans le bois par la rivière Seine.

Au commencement, il n'y avait pas beaucoup d'enfants
et quand on les voyait, ils étaient petits.
On parlait peu des vétérans.
Ils étaient des hommes qui travaillaient
et qui ont achevé d'acheter des autos.
On parlait surtout pas des vétérans de Hong Kong.
Parce que la vie de tous les jours
n'est pas un journal
un enfant se tient pas debout au bout de la rue
pour crier, c'est eux les bonhommes qui se sont enrôler dans
l'armée
parce qu'ils étaient cassés
parce qu'ils croyaient
parce qu'ils étaient braves
parce qu'ils avaient du bon coeur.

Ils ont été envoyés au Hong Kong
pour le défendre contre les Japonais.

Churchill avait déjà conclu
qu'on pouvait pas défendre Hong Kong

que d'essayer perdra des vies pour rien
Mais les *hot shots* ont changé d'idées
essayer releva la morale dans l'Orient
Deux bataillons de plus pourraient les retenir
les *Royals Rifles* et les *Winnipeg Grenadiers*.

Les bataillons n'étaient pas bien entraînés
ni bien équipés
Après deux semaines les bataillons étaient vaincus.
Le Jour de Noël. 500 morts.
1 500 prisonniers
On fallait travailler
pour l'effort de guerre japonais.

Pour manger, du riz et les feuilles de patates
En équipe de quatre
se réveiller à quatre heures du matin
marchaient cinq ou dix milles vers les mines de charbon
faillait remplir chaque journée –
30 wagons remplis jusqu'à 4 tonnes

Les prisonniers de Hong Kong
qu'ont survécu et sont revenus
ils n'étaient pas tout à fait eux
Chacun avaient des difficultés
les femmes ne disaient pas trop de choses
personne ne disait pas grand chose
de ces hommes qui entraient
et sortaient de les maisons de guerre
allaient au travail
conduisaient leurs autos
ou allaient voir le docteur à l'hôpital DVA², *Deer Lodge*
à l'autre bout de la ville.

Les petits enfants de la rue ont grandi
et ont commencé l'école
enfin, ils pouvaient travailler dans les usines
pendant l'été.

2. *Department of Veteran Affairs.*

Jouaient au *crib* en équipe de quatre
vers 10 heures et 3 heures
ou pendant chaque heure du midi
ils jouaient fort
15-2, 15-4, 15-6
pigeaient dans leur boîte à dîner.

Des fois, quand les femmes
qui mettaient les étiquettes sur les boîtes
elles parlaient entre elles
des fois on entendait chuchoter...
les prisonniers de Hong Kong.

On pouvait demander
et même si on demandait
on obtenait pas de réponses
on n'avait ni chansons ni poèmes
rien de tout
parce que c'était mieux d'oublier
parce qu'un enfant n'est qu'un enfant
et mérite une chance.

Alors, une phrase ici ou là
les prisonniers de Hong Kong... pas tout à fait lui...
pas tout à fait eux...
il a des problèmes... ça devrait être affreux...
il y avait pas de paroles alors
il n'y en a pas maintenant.

Même si Winnipeg est une ville où les gens parlaient de tout
et de rien
c'est encore la prairie
avec son ciel beau et silencieux
comme le silence du quartier
à propos de Hong Kong...

Même si les hommes
essayaient de nous protéger
cela suggérait une mythologie

là-bas, loin là-bas.

Nous avons appris de la guerre de Corée
par les bandes dessinées.
Il y avait un gars derrière sa mitrailleuse
et il y avait des vagues de gens
arrivaient devant toi
et toi tu tirais et tirais
vagues d'humains, vagues d'humains.
Les adolescents se tenaient debout au coin de rue
et disaient que les Chinois envoyaient des vagues humaines.

La *Canada Packers* semblait être en feu
et nous pensions
à ce qui nous attendait
à ce que nous allions devoir faire.

Les hommes se tenaient debout
dans leurs petites cours
et regardaient les petits arbres arbrisseaux
sentaient le vent
et se perdaient dans l'heure du ciel
et le temps d'avenir.

Quand une telle tragédie
frappe un groupe de gens
l'histoire s'enfuit
disparaît et recommence.

Thucydide, exilé, a fait la chronique
de la désastreuse campagne d'Athènes
contre la Sicile. Une armée de 7 000
a été faite prisonnière dans une carrière
avec très peu d'eau et de nourriture
les mourants et les morts
entremêlés aux vivants.

Les Athéniens n'ont jamais été les mêmes après cette défaite.
Le Saint-Boniface n'a jamais été le même
après le retour des prisonniers de Hong Kong.
Les maisons de guerre étaient silencieuses, tranquilles
pour ceux qui y vivaient
et les enfants qui grandissaient

et pour les voisins
ont été influencés
et ils ont jamais été les mêmes.

Outre-mer. L'histoire encore recommence.
Et nous avons ici les paroles
pour nous aider à vivre
à nouveau
quand si de fait
nous avons appris qu'est-ce qu'était
l'histoire de la tragédie.